

ration n'eût pas lieu, et l'empereur partit pour les champs de bataille, emportant avec lui le mal qui lui rongait les entrailles.

Ce qu'il dut souffrir à cheval, pendant toute la campagne, l'un des médecins qui ont opéré l'empereur, le docteur Gull, l'a exprimé avec une simplicité éloquent, lorsqu'il s'est écrit, après la première expérience de sondage :

« Qu'un homme en pareil état ait pu se tenir à cheval pendant cinq heures sur un champ de bataille, cela est plus qu'humain ! »

Et ce qui est plus qu'humain encore, c'est que cet homme, après être resté cinq heures le matin sur le champ de bataille ait voulu y retourner le soir, et n'en ait été empêché que par l'impossibilité matérielle de sortir de la ville. (Voir tous les récits de la bataille de Sedan.)

Et ce qui est encore plus qu'humain, c'est que, depuis lors, cet homme ne se soit jamais vanté de son mal, et qu'il ait dédaigné de l'invoquer comme une excuse, et qu'à ceux qui lui ont reproché de s'être rendu en voiture au château de Bellevue, il n'ait jamais répondu :

— Mais, malheureux, je n'y pouvais aller ni à pied ni à cheval, et c'était tout ce que je pouvais faire que de m'y faire traîner.

Et ce qui est plus qu'humain, enfin, c'est que, lorsqu'un autre homme, un écrivain qui cherche la vérité, vient demander à ce martyr :

— Etiez-vous à pied ou à cheval, sire. Ce martyr répond :

— A pied plus qu'à cheval.

Et que lorsque le même écrivain demande à ce martyr :

— Fumiez-vous, sire.

Ce martyr répond simplement, et sans rien ajouter de plus :

— Non, je n'avais pas envie de fumer.

Pour livrer au monde le secret des souffrances de ce stoïque, il n'a fallu rien moins que de lui ouvrir les entrailles.

Et maintenant que ces entrailles ont parlé :

Ouvrez-vous le ventre à votre tour, messieurs du 4 septembre, et contez-nous vos journées héroïques.

Ajoutons à cela qu'un autre bonapartiste bien connu en France, M. George Seigneur, publie dans *L'Univers* une lettre fort intéressante, où l'on voit une profession de foi catholique fort complète de l'ex-empereur. L'illustre défunt se serait fortement prononcé en faveur du *Syllabus*, de toutes les doctrines romaines et en faveur du pouvoir temporel. Il aurait manifesté le regret de ne pouvoir alors aller au secours du pape, et il aurait expliqué le passé en disant qu'il avait été débordé par les événements. *L'Univers* ne sait comment concilier cette profession de foi avec la conduite de l'ex-empereur à l'égard du St. Siège.

La mort de Napoléon a soulevé des discussions, non-seulement entre hommes politiques, mais encore entre médecins. Les médecins français reprochent au Dr. Thompson d'avoir fait une opération devenue inutile et qui devait être nécessairement fatale. Le Dr. Thompson ayant dit que Napoléon était mort, parce que ses reins étaient décomposés, « Nélaton avait donc dit vrai, disent les Français, quand il avait déclaré que l'opération était impossible chez un homme dont les reins étaient décomposés. » Et les gens de dire que si Nélaton eût été là, l'empereur ne serait point mort.

Gaillardet, qui rapporte ces choses, ajoute :

La conclusion la plus claire de cette polémique, c'est que l'empereur ne pouvait être opéré d'aucune façon avec quelque chance de succès, et que ses jours étaient comptés. Il avait lui-même le pressentiment de sa fin prochaine, si l'on en croit M. René de Pont Jest, auquel le comte Davilliers a raconté que, un dimanche, il y a un mois à peine, il se promenait dans le petit cimetièrre de la chapelle Saint Mary, avec Napoléon III, lorsqu'il le vit marcher pensif, les yeux fixés sur le sol, au milieu des tombes. — Que cherchez-vous, sire, lui demanda son aide de camp ? — Je cherche, répondit-il avec un triste sourire, l'endroit où vous me mettrez bientôt.

Finissons maintenant par un portrait qui fait connaître Napoléon sous un jour tout nouveau et démontre comme les appréciations qu'on porte sur cet homme diffèrent.

« Louis Napoléon qu'on a cru pendant vingt ans le plus malin des hommes d'Etat, était un des hommes les plus naïfs qui aient jamais existés. Toute sa vie le prouve, depuis la tentative de Strasbourg jusqu'à la déclaration de guerre à la Prusse. Ses amitiés, — ses amours surtout, dénotent une naïveté d'enfant. Naïf il n'était pas seulement naïf, il était sentimental. Il n'a jamais pu se dégager complètement des romances maternelles, et ses velléités guerrières n'étaient que musicales. Ce n'est pas qu'il manquait de courage. Il opposait au danger, plus que du courage, il lui opposait l'indifférence. Il était convaincu qu'il avait une étoile, une destinée particulière et qu'il ne mourrait pas sans l'avoir accomplie jusqu'au bout. Il ne se trompait pas, comme on l'a vu. Il avait horreur de verser le sang, malgré l'argument du 2 décembre, qu'il aurait voulu absolument pacifique et qui ne pouvait pas l'être avec un peuple comme le nôtre. C'est cette horreur du sang qui lui a fait faire la paix de Villafranca et la reddition de Sedan. Vous retrouverez le même quotient dans la défaite que dans la victoire. Sedan n'est que Villafranca retourné. »

« Cet homme en effet, était bon, extrêmement bon. Il n'oubliait jamais ceux ou celles qui l'avaient aimé, si peu que ce fut. Il aimait son enfant, il aimait sa femme, il aimait ses amis, il aimait ses maîtresses, il aimait son chien, il aimait le premier venu qu'il rencontrait et qu'il pouvait secourir, il s'attendrissait facilement, il pleurait pour un rien, il pardonnait avec une facilité extrême, mais, malgré tout cela, il lui était, en raison de son type, impossible de se projeter aussi loin qu'il aurait fallu, quelques efforts qu'il eût faits pour cela. Il ne rayonnait pas ; c'était un astre froid. »

Et ailleurs.

« On lui a prêté les combinaisons et les préméditations les plus machiavéliques. Autre erreur. Malheureusement, il ne prévoyait et ne combinait pas assez. ... Il n'avait de Machiavel que le masque, et, s'il était enveloppé de mutisme, c'est qu'en réalité il n'avait presque jamais rien à dire. ... C'était un sphinx qui n'avait pas d'énigme. »

Réduite à ces proportions, la figure de Napoléon III perd de sa grandeur mystérieuse :

Le masque tombe, l'homme reste
Et le héros s'évanouit.

Mais en même temps la mémoire de l'homme y gagne : aux yeux de la postérité appelée à le juger, ses faiblesses mêmes lui seront comptées comme un titre à l'indulgence, et qui sait ? rachèteront peut-être les fautes du souverain.

REVUE ÉTRANGÈRE.

ESPAGNE.

C'est de l'Espagne que nous sont venues les nouvelles émouvantes, la semaine dernière. Le roi Amédée, fils de Victor-Emmanuel, a remis entre les mains des Espagnols une couronne qui le fatiguait depuis longtemps. La promotion, contre sa volonté, d'un homme contre lequel il y avait de justes sujets de plainte, a été le dernier coup porté aux sentiments d'Amédée. Le message dans lequel l'ex-roi annonce son abdication est plein de dignité. Il dit qu'il avait accepté la couronne avec la croyance que la loyauté du peuple qui l'avait appelé compenserait l'inexpérience qu'il apportait à cette tâche. Mais son attente a été déçue. Si les ennemis qui sèment les obstacles sur sa route étaient des étrangers, il n'aurait pas pris cette détermination, mais ce sont des Espagnols. Par eux l'Espagne est tenue dans une agitation continuelle. Tous les efforts du roi pour lui rendre le calme, ou pour mettre fin aux intrigues qui produisent l'agitation, sont demeurés sans effet. Ce n'est pas assez pour lui d'avoir l'appui d'un parti. Il ne veut pas rester sur le trône comme le chef d'un parti. Il annonce en conséquence son abdication en son nom et en celui de ses héritiers.

Cet événement oréa dans toute l'Espagne la plus grande sensation. Un moment on crut que la guerre civile allait éclater partout ; et c'est ce qui serait arrivé sans doute si la république n'avait pas été proclamée. Voici comment les choses se sont passées :

Après avoir entendu la lecture du message, le sénat et le congrès se sont réunis dans la salle de ce dernier corps et se sont constitués cortès souveraines d'Espagne. M. Rivero, président du congrès, a été appelé au fauteuil et a déclaré en quelques paroles être prêt à répondre du maintien de l'ordre et de l'exécution des décrets du pouvoir souverain.

L'acceptation sans discussion de l'abdication du roi Amédée a été mise aux voix et a réuni l'unanimité.

Deux commissions, formées de membres du sénat et du congrès, ont ensuite été nommées, l'une pour répondre au message, l'autre pour accompagner le roi à la frontière. M. Pio a présenté une résolution établissant la république et investissant l'assemblée du pouvoir suprême. La résolution est adoptée par 256 voix contre 32.

Un ministère est aussitôt formé et les noms suivants sortent du scrutin :

Président du conseil, Figueras ; intérieur, Pi Margall ; guerre, Cordoba ; justice, N. Salmeron ; colonie, F. Salmeron ; marine, Beranger ; affaires étrangères, Castelar ; travaux publics, Bocerra ; finances, Echegaray.

Amédée et sa femme sont immédiatement partis pour l'Italie ; l'ex-reine est malade, incapable de marcher. L'abdication du fils de Victor-Emmanuel inspire au *Courrier des Etats-Unis* les réflexions suivantes :

Amédée avait, comme l'on sait, été présent aux cortès, comme candidat au trône, par le général Prim, qui fut assassiné le jour même du débarquement de son protégé en Espagne, et la veille de son entrée à Madrid, par un beau jour de janvier 1871. Depuis lors, ses bien-aimés sujets ne lui ont pas fait la vie douce, car si les rois font, comme on le dit, des misères aux peuples, il faut reconnaître que ceux-ci ne sont pas en reste. Dans l'espace de deux ans, Amédée a échappé à une tentative d'assassinat, les carlistes ont fait deux ou trois insurrections. Cuba en armes a usé cent mille hommes et cent millions, enfin, à l'heure qu'il est, tandis que les provinces du Nord sont au pouvoir des bandes de don Carlos, le roi est en broûille avec ses ministres et avec les cortès. Et ce n'est pas seulement sur l'administration intérieure que le désaccord se manifestait, c'est sur les principes mêmes, et sur les grandes questions de gouvernement. Ainsi, plus libéral que les cortès, que les ministres, et que la population même, le roi Amédée était assure-t-on, absolument opposé au maintien de l'esclavage à un titre et sous un prétexte quelconque, et ses sentiments étaient en perpétuelle révolte contre les opinions et les intérêts des gens qui l'entouraient.

LE DRAPEAU ESPAGNOL.

La *Correspondencia* dit que le drapeau de la république sera violet, blanc et rouge.

Aussitôt après l'abdication d'Amédée, les Orléanistes se sont réunis et ont souscrit une somme de cent millions de francs pour aider le duc de Montpensier à faire valoir ses droits au trône d'Espagne. Les légitimistes de France et d'Espagne, c'est à dire les bourbons et les carlistes, sont froissés de cette démarche des orléanistes, et la fusion, dont on parlait, ne paraît pas encore faite, au moins pour la France.

Voilà donc l'Espagne république ; ce sera le tour de l'Italie dans quelques semaines, et bientôt on verra la France, l'Italie et l'Espagne plongées en même temps dans les horreurs de la guerre civile.

MANE, THORL, PHARES.—Nous lisons dans des journaux bien informés que Victor-Emmanuel est en proie à une attaque d'apoplexie ; que le Prince Humbert, son fils aîné, est menacé d'un mal terrible ; que la Princesse Marguerite est prise d'une maladie qui ne laisse plus d'espoir, et qu'enfin le jeune Prince, son fils, est atteint d'une paralysie complète.

NOS GRAVURES.

L'une de nos gravures représente Napoléon sur le lit de fer où il est mort. Une autre représente le château de Chiselhurst, où il a terminé si tristement sa carrière. Nos deux derniers numéros contenaient des renseignements qui nous dispensent d'en dire davantage sur ces gravures.

CONCOURS AU FATIN.

Nous avons déjà parlé de ce concours qui eut lieu en présence de Son Excellence le Gouverneur Général, lequel donna lui-même plusieurs des prix. Son Excellence porte beaucoup d'intérêt aux exercices corporels.

C'est une Delle. Bethune qui remporta le premier prix décerné aux dames.

LE TRÉSOR.

Les caisses centrales du Trésor, provisoirement installées au Palais de l'Industrie, depuis l'incendie du ministère des Finances, ont pris possession au Louvre de la partie des bâtiments située entre la bibliothèque et le jardin, et jadis affectée à la gendarmerie de la garde.

La caisse principale qui, avec les bureaux et caisses des recettes en numéraire, occupe le milieu de la galerie, communique par un escalier en fer avec un vaste sous-sol qui ferme le soir une large trappe en tôle ; un mécanisme adapté à cette trappe, la fait glisser pendant le jour sous le pavillon d'un des chefs de bureau.

Le sous-sol est la partie la plus ingénieusement conçue, et par conséquent la plus intéressante de l'installation nouvelle des caisses centrales. Il se compose de quatre parties principales :

- 1o Le local affecté à la brigade des agents de comptoir ;
- 2o La resserre ;
- 3o Les archives et magasins d'imprimés et fournitures de bureaux ;
- 4o Les vestiaires.

C'est dans ce sous-sol, jusqu'à l'extrémité duquel peuvent arriver les voitures, que se font les réceptions et envois de numéraire, le pesage et la mise en rouleaux de l'or et des monnaies divisionnaires, enfin tous les travaux matériels que nécessite un mouvement considérable d'espèces. Sur ces grandes tables de chêne se sont alignés par centaines les millions destinés à la Prusse ! Un système de portes en fer et de grilles protège toute cette partie du service, et particulièrement :

La resserre. Le solde numéraire du Trésor est renfermé chaque soir dans une caisse, ou plutôt dans une chambre en fer à double serrure ; cette chambre, de 8 mètres de longueur sur 2m 30 cent. de largeur, et 2m 20 cent. de hauteur, est divisée en cases distinctes pour les billets, pour l'or, pour les diverses natures d'argent et de bronze. Elle est éclairée par la projection, faite de l'extérieur, de la lumière de six becs de gaz à travers d'épaisse lentilles. Dans les cases du centre, revêtues d'un grillage protecteur, sont les billets de banque, ceux de mille francs, par liasses contenant chacune un million ; ceux de cinq cents francs, par paquets contenant un demi-million, ainsi de suite jusqu'aux coupures de cinq francs réunies en paquets de cinq mille francs.

Dans les autres cases, comme dans les casiers du reste de la resserre, sont rangés les sacs d'or, d'écus de monnaie, les sa-coches de bronze, les monnaies étrangères transmises par les comptables des départements et provenant du séjour des armées allemandes, les caisses et barils de lingots attendant leur vérification avant d'être déposés à la Banque de France.

3-4o Quant aux magasins, archives et vestiaires, installés également dans le sous-sol, on peut se faire une idée de leur importance en considérant que les caisses centrales occupent aujourd'hui près de six cents personnes.

Les autres bureaux de ce service, installés sur le modèle des grands établissements financiers anglais et américains, occupent le rez-de-chaussée et l'entresol des corps de bâtiments donnant sur la rue de Rivoli et sur la place d'Arrousel.

MAXIME VAUVERT.

LA RANÇON DE LA FRANCE.

En or monétaire, les 5 milliards qui constituent la rançon peuvent être représentés par un cube de 4m50 de côté.

La valeur du kilogramme d'or monétaire étant de 3,100 fr., et la densité de l'alliage de 9/10 or et 1/10 cuivre qui constitue notre monnaie étant 17,65, il est facile de vérifier ces chiffres.

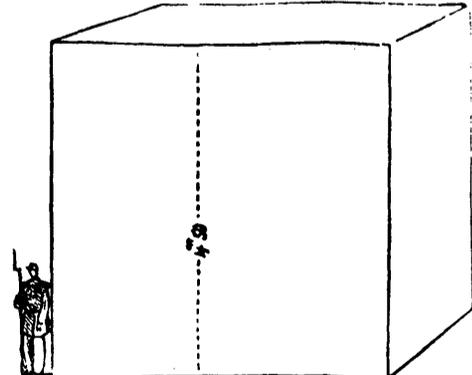
Dans le cas où le cube serait en or pur, la valeur du kilogramme serait 3,444 fr., la densité 19,26, et l'on arriverait pour le cube à des dimensions légèrement inférieures.

En argent monétaire le côté du cube aurait 13m50.

En bronze " " " 38m70.

En mettant enfin à côté les unes des autres les pièces d'or de 20 frs. nécessaires pour former les 5 milliards, on arriverait à occuper une surface de 11 hectares 02,50, c'est-à-dire plus du double de la surface du Palais-Royal, qui n'atteint pas 5 hectares.

En les mettant enfin à la suite les unes des autres, on tracerait une ligne dont la longueur atteindrait 5,250 kilomètres, soit 1,315 lieues, c'est-à-dire plus de six fois la distance de Paris à Marseille, en suivant la voie du chemin de fer.



Le cube de cinq milliards en or, comparé à la hauteur de l'homme.

Un Américain possède un cheval qui va seul mener les enfants à l'école et retourne les chercher. Il avertit les gens de la maison qu'il est arrivé, en se frottant le nez sur les vitres de la fenêtre.